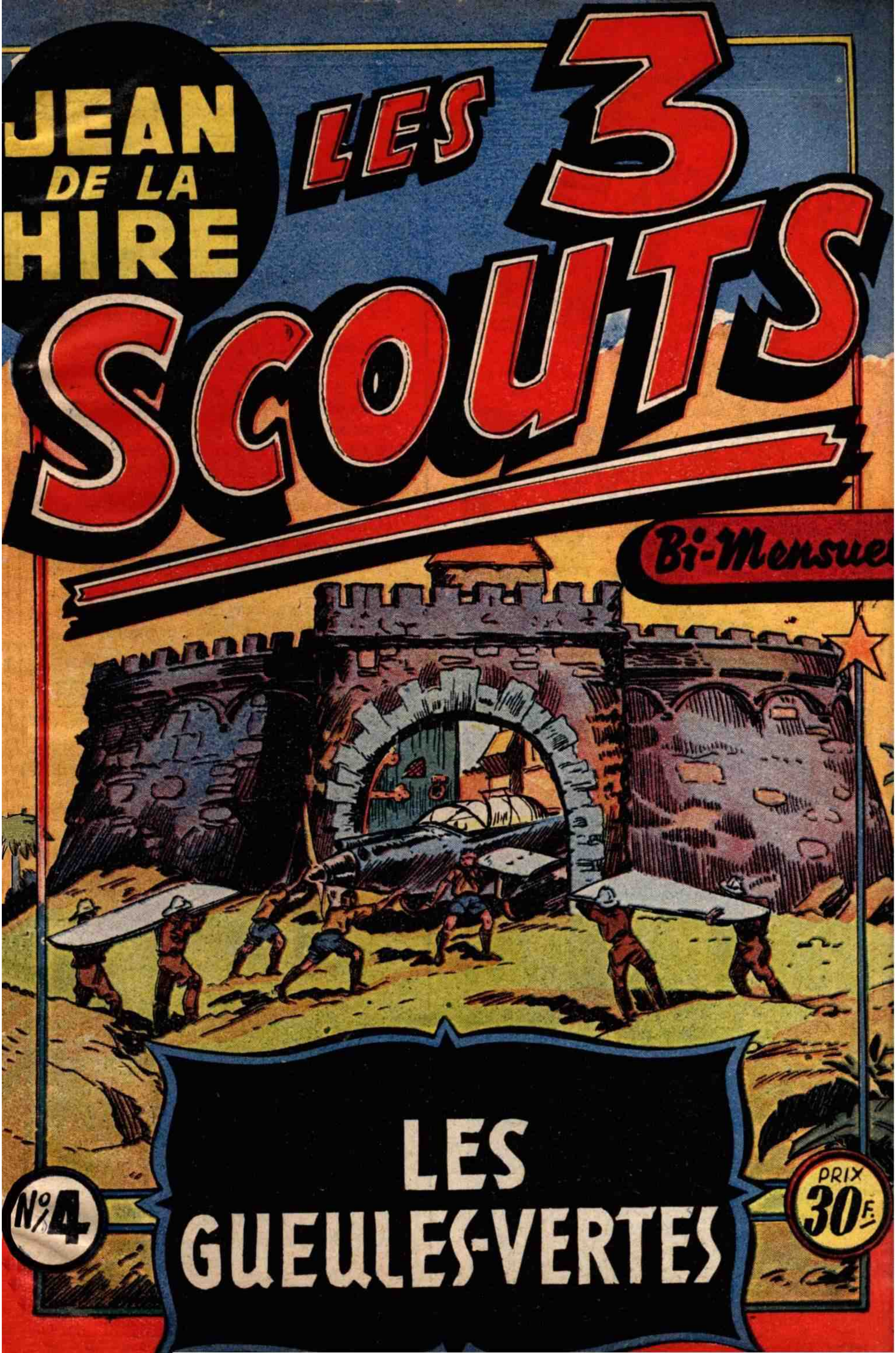

JEAN
DE LA
HIRE
LES 3 SCOUTS
Bi-Mensue
N° 4
LES
GUEULES-VERTES
PRIX
30 F.



Résumé des 3 Fascicules précédents

Trois Scouts français de 14 à 16 ans, Raymond Balsan, parisien, Marius Carrou, provençal, Jean-Marie Cloadec dit Jean Bart, breton, après un apprentissage technique approprié et la permission de leurs parents, partent dans un petit avion de tourisme pour « se balader » au-dessus de la France.

Mais, près du golfe de Gascogne, une brusque et violente tempête emporte leur avion comme une plume. Atterrissage un peu démolisseur pour l'avion, mais sans blessure pour les Scouts, sur la côte du Benguéla, en Afrique Tropicale, entre l'Océan et la Forêt Vierge.

Après des aventures extraordinaires et dangereuses, dont ils se tirent avec courage et adresse, ils atterrissent un jour sur un plateau, presqu'au centre de l'Afrique, où une vive surprise bien inattendue va leur faire connaître une nouvelle et bien étrange aventure.

LES 3 SCOUTS

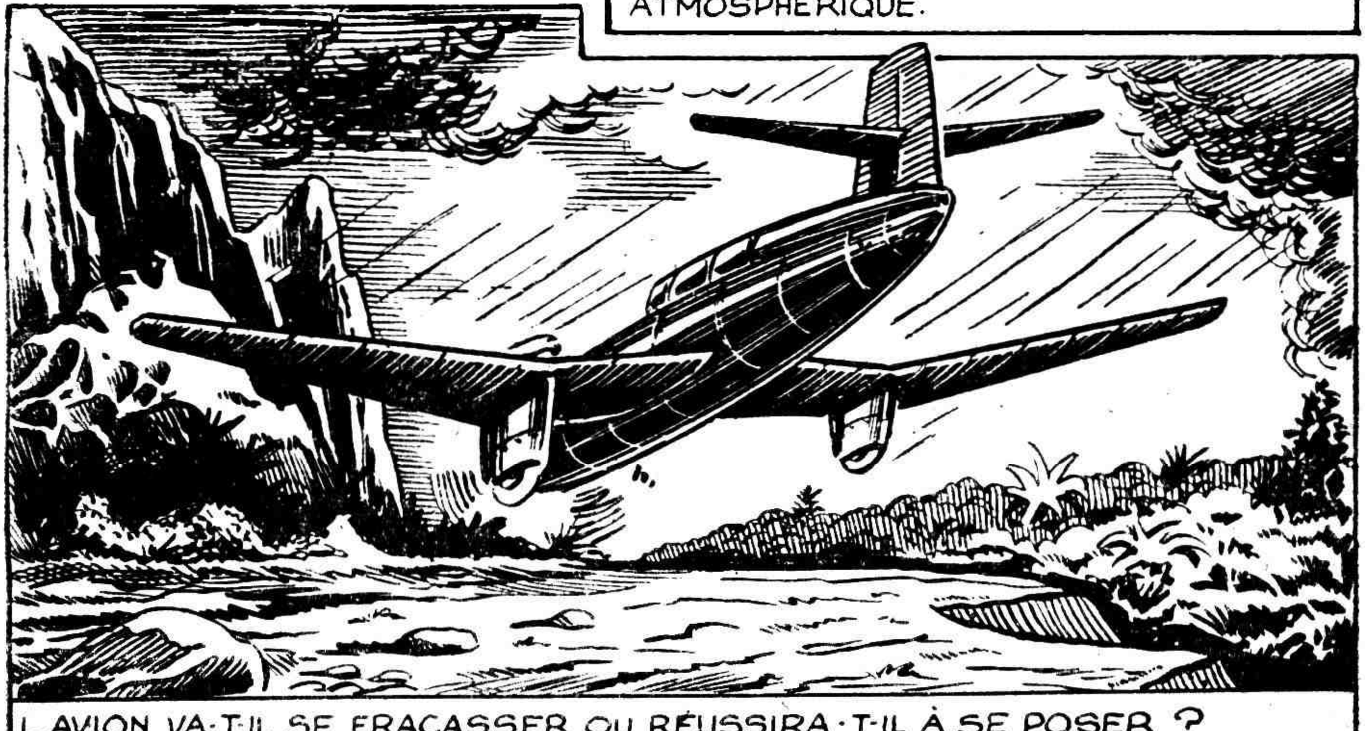
FASCICULE N° 4

"LES GUEULES VERTES"

JEAN DE LA HIRE

Dessins de BRANTONNE








NOUS IRONS NOUS FRACASSER CONTRE LES ROCHERS. OH! MON DIEU!
AH! J'AI RÉUSSI À LE FAIRE SE CABRER! ENFIN !
ÇA, PAR EXEMPLE !.. UN AVION ICI!.. AHURISSANT !..
TROUN DE L'AIR! HALTE!.. REPOS!.. RIEN DE CASSÉ!
UN HOMME VÊTU ET ÉQUIPÉ EN EUROPÉEN REGARDAIT L'AVION DES TROIS SCOUTS.


OÙ DIABLE SOMMES-NOUS ? OH ! OH ! REGARDEZ CET HOMME !
SORTONS ET PRÉSENTONS-NOUS TOUT DE SUITE.
ESPÉRONS QUE CE N'EST PAS ENCORE UN GANGSTER COLONIAL !.
À TOUT HASARD. J'AI DEUX GRENADES À CHLOROFORME DANS MA POCHE !..
OH ! OH ! C'EST L'UNIFORME DES SCOUTS DE MA CHÈRE FRANCE !..


JE SUIS FRANÇAIS, MESSIEURS. VOUS AUSSI, ÉVIDEMMENT.
ÇA SE VOIT, TÉ! À NOS UNIFORMES DE SCOUTS.
ET ÇA S'ENTEND, BAGASSE, À VOTRE ACCENT!
IL EST TEMPS DE NOUS NOMMER, NOUS D'ABORD, ET PUIS VOUS-MÊME, MONSIEUR.
ENTRE LES TROIS SCOUTS ET L'INCONNU IL Y EUT UN INSTANT DE PROFONDE ET SILENCIEUSE ÉMOTION.

L'ÉTRANGE FERME

— Nous sommes en effet des scouts de France, répondit Raymond en tendant ses deux mains. Nous nous appelons Raymond Balsan, Marius et Jean-Marie Kloadec dit Jean-Bart. Et vous ?

L'homme était stupéfait.

Trois scouts qui atterrissent en avion sur un plateau d'une région africaine encore sauvage, ce n'est pas un événement ordinaire.

— Ah bah !... fit l'inconnu.

Mais il n'en prit pas moins les deux mains de Raymond.

— Moi, je suis Raphaël Pomès, français, de Banyuls-sur-Mer, en Roussilon. J'ai une ferme, là, au bout de ce plateau, derrière cette masse de rochers, je fais l'élevage des moutons mérinos. Il y a vingt-cinq ans que je suis ici, avec une femme et mes quatre fils, dont trois ont plus de vingt ans et le dernier douze seulement; j'ai aussi une fille de neuf ans... Mais venez ! venez à la ferme !... D'abord, pourquoi avez-vous atterri ?

— Des ratés dans le moteur... répondit Marius.

Raphaël Pomès eut, au front, un pli d'inquiètude. Il regarda l'avion d'un œil soucieux et dit:

— V e n e z !... Nous remiserons l'avion dans la cour... Vous pouvez démonter rapidement les ailes ?

— Oui, répondit Raymond très surpris, comme ses camarades, des paroles du fermier et de l'expression subitement inquiète de son visage.

— Alors, l'avion passera par le portail... Mais il faut se hâter... Dès que la lune sera visible, nous courrons en restant dehors un très grand danger... Et la lune, aujourd'hui, avec le ciel pur, sera visible un peu après cinq heures, dès que le soleil aura disparu derrière ce pic, là-bas...

— Bagasse ! fit Marius, quel danger courrons-nous et...

Mais le fermier eut une gravité et une autorité irrésistible pour dire, en interrompant sans façon le jeune scout:

— Je vous expliquerai quand vous et l'avion serez à l'abri. Il roule sur ses roues ? Bon ? Poussons-le ! Et vite !

Sans comprendre, mais très alarmés par le ton presque angoissé de Rapaël Pomès; impressionnés aussi par la visible frayeur de cet homme, qui était un colosse, et à peine grisonnant, bien qu'il fût âgé d'une cinquantaine d'années, les trois scouts s'attelèrent à l'avion

Tirant et poussant, l'on fit franchir à l'appareil toute la largeur du plateau. Raphaël Pomès guidant la marche, on contourna une masse énorme de rochers, et les trois scouts s'arrêtèrent machinalement, stupéfaits.



Ils s'attendaient à voir des bâtiments bas, avec une basse-cour, une cour d'entrée, des remises, des étables, un jardin peut-être: choses qu'évoque pour un Français le mot de « ferme d'élevage ».

Ils se trouvaient devant des constructions qui avaient toute l'apparence d'un fort militaire.

Sur un second plateau, presque aussi vaste que le premier, s'erigeait un quadrilatère de murs crénelés, très épais à première vue. Derrière ces murs s'élevaient, peu, des toits en pente douce bordées d'une sorte de parapet crénelé... Et dans le mur



d'enceinte un portail large et haut apparaissait, formidable, bordé de fer et percé de meurtrières grillées. Le mur aussi était, à hauteur d'homme, percé de meurtrières...

— En voilà, une ferme ! s'exclamait Marius.

— Vite ! vite !... cria Raphaël Pomès.

Et il fit jaillir de ses lèvres un long sifflement aigu.

Puis, laissant l'avion et s'adressant aux trois scouts:

— Vous avez tous les outils nécessaires pour démonter les ailes ?

— Naturellement ! répondit Raymond.

— Alors, faites vite !... Pendant le travail deux de mes fils veilleront autour de vous, tandis que mon fils ainé et moi, nous vous aiderons... nous emporterons les ailes à mesure...

Décidement, il fallait que le danger mystérieux fût des plus graves et des menaçants dans un très bref délai, car Raphaël Pomès ne dissimulait pas sa fébrilité.

— Soit ! fit Raymond, dépêchons-nous... Mais j'espère bien qu'il va nous expliquer tout, dès que nous serons à l'abri.

Pomès avait disparu dans la ferme, par le portail qui s'était entre-baillé.

Il reparut bientôt, suivi de trois beaux gaillards vêtus comme lui, mais nu-tête, et armés comme lui d'un fusil chacun.

Tout en travaillant à démonter l'aile gauche, par laquelle ils avaient commencé, les trois scouts regardaient le fermier et ses grand fils. Ils virent deux des jeunes hommes s'écarter d'une trentaine de pas de chaque côté de l'avion et rester en sentinelle, le fusil à la main, évidemment tout prêts à épauler.

Quant au fermier et à son autre fils, ils étaient munis chacun d'une clef anglaise et d'un fort tourne-vis, ayant mis au surplus leur fusils en bandoulière.

Ils regardèrent comment procédaient les trois scouts. Et après quelques minutes d'observation, le fermier dit:

— Bon ! je vois ! je comprends !... Nous allons en faire autant à l'aile droite, hein ?...

L'on pense bien que l'appareil fut bientôt démembré de ses deux ailes...

Dès qu'elles furent à terre, le fermier courut ouvrir le portail tout grand.

— Ernest, François ! appela-t-il, venez ! entrons tout !...

En deux mots, il répartit les besognes.

Ernest et François, les deux sentinelles, ayant passé leur fusil à la bretelle, s'emparèrent de l'aile gauche. Le fermier et son autre fils soulevèrent l'aile droite. Et tandis que les trois scouts faisaient lentement rouler l'avion, les deux ailes furent portées de l'autre côté du mur. Presque aussitôt après, l'avion lui-même franchissait le seuil du portail. Et les deux énormes portes furent refermées, verrouillées, barricadées avec deux grands X de fer étayées par d'autres barres de fer en arcs-boutants, fixées, coincées par le bras contre les blocs ou maçonnerie.

— Là ! fit le fermier visiblement satisfait et montrant aux trois scouts de plus en plus surpris un visage complètement rasséréné. Là ! nous

voilà tranquilles. Les Gueules-Vertes peuvent venir rôder sur le plateau: nous ne risquons plus rien...

Les trois scouts n'en pouvaient plus d'impatiente curiosité. Et Raymond dit:

— Monsieur s'il vous plait, expliquez-nous tout de suite...

Le fermier se mit à rire, d'un bon rire de brave homme plein de force et de santé.

— Extraordinaires scouts! dit-il avec bonne humeur mais sans la moindre ironie, vous allez tout savoir, et vous me remercierez. Mais auparavant, je veux vous demander deux choses.

— Lesquelles? fit Raymond.

— La première, reprit Raphaël avec un calme souriant, est que vous me permettiez de vous faire connaitre ma famille. Holà! bonne mère, Victor, Francine, ne restez pas sur la porte. Venez! que je vous présente à trois scouts de France!...

Raymond, Marius et Jean-Bart tournèrent la tête dans la direction vers laquelle était tournée lui-même le fermier.

Et ils virent une grande et solide femme, de quarante-cinq à cinquante ans d'âge, qui s'avançait, précédée d'un joli garçon un peu frêle d'une douzaine d'années, et tenant par la main une belle fillette, qui, quoique plus petite, avait l'air aussi âgée que le garçon.

Et, à la droite du père et de la mère toute cette étonnante famille s'aligna, par rang d'âge.

Alors, visiblement ému, le fermier Raphaël Pomès, montrant d'un geste sa femme et ses cinq enfants, prononça:

— Scouts de France, garçons aventureux et que je devine héroïques, je vous présente une famille de pionniers français enracinés malgré vents et tempêtes sur le sol africain. Ma chère Françoise, que nous appelons ici « bonne mère »... Mes trois garçons: Ernest, François et Jean... Mon plus jeune fils, Victor ... Et l'avant-dernière née, ma fille, Francine...

Il y eut un instant de silence.

Dans les yeux de tous les membres de cette admirable et peu banale famille, les trois scouts virent une expression qui les fit penser à leurs propres parents, une expression qui pocède, mystérieusement, du sentiment familial profondément développé. Et ils furent émus. Ils eurent l'envie de se jeter dans les bras de ce père et de cette mère, car malgré leur héroïsme et leurs aventures, ils étaient des enfants encore, les trois scouts!...

Mais la voix de Raphaël Pomès les arrêta. Elle disait:

— Ma seconde demande est celle-ci: avant que je vous donne l'hospitalité sous mon toit après vous avoir donné l'abri de mes murs, répétez-moi vos noms et dites-nous, aussi succinctement que vous le voudrez, les raisons et les circonstances d'un voyage aérien qui vous a amenés dans la partie la plus sauvage et encore inexplorée du Benguala.

— Vous serez satisfait, monsieur Pomès! répondit Raymond.

Et là, debout, vivement, il raconta, sans détails, les diverses aventures qui aboutissaient à l'atterrissage de l'avion



sur un plateau ignoré de ses deux amis et de lui-même.

Ce fut au tour du fermier, de sa femme et de ses enfants, d'être stupéfaits. Ils furent aussi admiratifs... Et, après un silence ému de part de d'autre, les sentiments se firent enfiin jour, et le fermier et la « bonne mère » embrassèrent les trois scouts avec un attendrissement profond.

Quand aux jeunes hommes, ils échangèrent avec les trois héros de solides serrements de mains, mais Victor et Francine, plus gamins, sautèrent l'un après l'autre au cou de Raymond, de Marius et de Jean-Bart... Et il leur sembla à tous qu'il se connaissaient depuis des années !...



— Allons ! dit le fermier maintenant tout heureux, vous devez avoir faim !.. Et pendant que Francine et toi, bonne mère, vous mettrez la table pour le repas... moi, je satisferai enfin la curiosité légitime des jeunes scouts... Asseyons-nous là, mes enfants...

Et il montra deux bancs parallèles, dont l'un s'adossait au mur de la maison basse à paraquet crénelé.

DETAILS TERRIBLES

Ce fut rapide, et cela évoqua des choses mystérieuses, tragiques, avec une atmosphère d'énigme angoissante !

Cette conversation et les faits dramatiques, terribles, inimaginables qui suivirent pendant cette nuit d'horreur, non ! les trois scouts ne les oublieraient jamais.

Tout d'abord, dès qu'on fut assis, le fermier ouvrait de nouveau la bouche pour parler, lorsque Marius Carrou, qui, très impulsif, exprimait souvent ses pensées sans avoir d'abord examiné s'il ne vaudrait pas mieux les taire, dit un peu étourdiment:

— Vous avez dit, monsieur, que Mlle Francine était votre avant-dernière née... Et la dernière, ne la verrons-nous pas ?...

Raphaël Pomès regarda le garçon d'un œil brusquement attristé; son mâle visage s'assombrit, et ce fut d'une voix sourde qu'il murmura:

— Vous venez, sans le savoir, de mettre le doigt sur la plaie, enfant !... Ma dernière née s'appelait Rosette... Et elle a... elle a disparu, il y aura cinq ans juste cette nuit...

— Disparue ! s'écria Marius désolé d'avoir réveillé une douleur.

Mais le père eut un geste, comme pour commander le silence.

— Cela aussi peut-être s'expliquera un jour, murmura-t-il.

Et, reprenant son air grave et un peu rude, sans plus aucune trace de douleur ou d'attendrissement ,il dit:

— Sachez tout de suite pourquoi je n'ai pas voulu que vous soyez sur le plateau à l'instant où le soleil se couche et où la lune devient visible... C'est qu'à cet instant là, les Gueules-Vertes rôdent par la montagne en bandes nombreuses...

— Par Sainte Anne d'Auray ! s'écria Jean-Bart, qu'est-ce que ces Gueules-Vertes ?

— Enfant, répondit Raphaël Pomès, ce sont les Sacrificateurs de la Lune de Sang !...

Et, comme les scouts, stupéfaits, ouvraient de grans yeux, il continua:

— Vous ne comprenez pas, naturellement. Pour comprendre, il faut

savoir, et pour savoir, il faut avoir vécu, comme moi et la bonne mère, depuis vingt-cinq ans dans ces pays perdus. Mon aîné, Ernest qui a une belle écriture, a rédigé un rapport que je suis allé porter moi-même à l'officier portugais commandant le poste-frontière au voisinage du Congo-Belge. C'est tout juste s'il ne s'est pas moqué de moi... Il y a neuf ans de cela. Et depuis, il y a eu la disparition de ma Rosette, plus tout ce que je vais vous dire... Ecoutez !...

Ah ! ils n'avaient pas besoin qu'on leur dise d'écouter, les trois scouts. Ils étaient tout oreilles. Qu'allaient-ils donc apprendre, pour que, rien qu'au souvenir de ces choses, les trois grands fils du fermier eussent des yeux de colère dans des visages blèmes et que les petits Victor et Francine fussent pâles et tremblants ? La mère avait laissé la table, et elle s'étaient assise, pâle aussi, les yeux noyés de larmes, sur l'extrémité du banc, près de son mari.

Et, après un soupir, Raphaël Pomès continua, d'une voix qui par moments trembla de douleur et de colère :

— Ces montagnes, presque inaccessibles, sont habitées par des Noirs d'une très antique race, qui, depuis des siècles et des siècles, vivent entre eux, sans liens avec les tribus du Congo Belge, de la Rhodésie et du Benguala. Ils se tiennent là, farouches, et ils n'ont rien abandonné de leur ancienne religion, de leurs mœurs...

« Ces Noirs sont adorateurs de la Lune. Tous les cinq ans, ils font une grande fête nocturne, du coucher du soleil au coucher de la lune, au cours de laquelle, leurs prêtres sacrifient trois enfants de moins de quinze ans n'appartenant pas à leur race...

— Oh ! fit Jean-Bart, ils les tuent ?

— Ils les tuent, répondit Pomès d'un air sombre.

— Mais comment savez-vous cela ? dit Raymond.

— Il y a dix ans environ, le hasard m'a fait sauver un de ces Noirs tombé d'une haute roche. J'ai apporté ici le malheureux. Je l'ai soigné. Il est mort de ses blessures. Mais pour me remercier, il m'a révélé tout cela et m'a dit : « Prends garde ! tu es un Blanc ! le sacrifice des enfants blancs, si rares dans nos contrées que nous n'en avons pas eu deux en cent ans, est le plus agréable à nos Dieux ! » Il m'apprit aussi la date exacte où, tous les cinq ans, a lieu la fête des Gueules-Vertes et il me recommanda de ne pas sortir de la ferme pendant huit jours avant cette nuit terrible, car c'est pendant ces huit jours que doivent être capturés les trois enfants du sacrifice... En dehors de cette période fatale, mille gamins pourraient jouer dans la montagne, ils ne risqueraient rien; les rites de leur religion défendant aux Gueules-Vertes de capturer les enfants en dehors de cette période de huit jours précédant la fête...



— Pourquoi toujours ces Gueules Vertes ? demanda Marius.

— Parce que, pendant ces huit jours, tous les Noirs de la montagne se barbouillent, chaque matin, le visage avec le jus d'une herbe qui fait une très adhérente teinture verte. Le nom de « Guelles-Vertes » n'est que la traduction française du nom qu'ils se donnent eux-mêmes pendant la période sacrée...

Alors, Raymond objecta :

— Mais je ne comprends pas encore votre frayeur à notre sujet. Nous ne sommes pas des enfants au-dessous de quinze ans...

— Pardon ! fit Jean-Bart, je n'ai que quatorze ans, moi...

— Peu importe ! dit Raphaël Pomès. J'ignorais votre âge exact. Le Noir que nous avons secouru nous a dit que les Gueules-Vertes, faute d'enfants, capturent des hommes. Mais alors, dans le sacrifice ils doivent immoler six victimes au lieu de trois.



— Mais c'est horrible ! s'écria Raymond... Et vous croyez que votre dernière née, votre Rosette ?...

Raphaël Pomès eut une douloureuse contraction du visage, et sa femme, près de lui, se remit à pleurer doucement.

D'une voix tremblante et furieuse, il répondit :

— Ma Rosette, il y a cinq ans, a disparu pendant la semaine sacrée.

— Elle était donc hors de la ferme ? demanda Marius haletant d'émotion.

— Non ! portes closes, nous étions dedans.

— Alors ?

— Nous ne savons pas, nous ne saurons jamais... Mes fils et moi, nous étions sur le mur à regarder les Gueules-Vertes errant sur le plateau, un soir, au crépuscule, quatre nuits avant la nuit du sacrifice... Bonne mère faisait la cuisine... Victor, Francine et Rosette jouaient dans la cour. D'après ce qu'ont pu me dire ensuite Francine et Victor, Rosette avait tourné ce coin de la maison, là, à la poursuite d'un gros papillon de nuit. Elle n'est jamais revenue... Nous avons naturellement exploré le sol de la cour pouce par pouce et les murs de ce côté-là pierre par pierre, nous n'avons découvert aucun indice qui pût nous apprendre de quelle manière Rosette avait été enlevée à deux pas de nous, dans la cour même... Et sur le plateau extérieur, près et loin, rien non plus...

— Et pendant les cinq ans écoulés, depuis la disparition de Rosette, demanda encore Raymond, vous avez vu des Noirs ?

— Des Noirs Gueules-Vertes ? Je n'en sais rien. En dehors de la semaine sacrée, ils ne se différencient en rien des autres indigènes formant dans cette région des tribus très éloignées l'une de l'autre. On me connaît, dans ces montagnes. De temps en temps, on me vole quelques moutons de mes troupeaux. Mais mes fils et moi, nous avons des fusils à répétition, et nous tirons juste... L'on ne se frotte pas à nous. Seuls, des pillards de passage se risquent quand nous portons la laine à un colon belge qui l'expédie en Angleterre.

Alors, brusquement, le grand Ernest, qui était aussi haut et fort que son père, dit d'une voix sourde :

— Père, j'entends marcher sur le plateau...

— Ce sont les Gueules-Vertes...

— Oui ! sans aucun doute ! fit la bonne mère en tremblant. Voici la lune sanglante !

⁂

AVANT LE DRAME

Raphaël Pomès se leva vivement, et tous l'imitèrent.

Il regarda le ciel, où la lune se

dessinait, non pas verte et pâle, mais toute rouge, d'un rouge sinistre de sang.

Et Raphaël dit :

— C'est l'avant-dernière nuit....

— Oh ! fit Raymond, allons voir les Gueules-Vertes !...

— Oh ! oui ! oui ! dirent vivement Marius et Jean-Bart.

— Nous pouvons monter sur le mur et nous les verrons... Jean, reste à veiller, là, devant la porte de la maison, avec tes frères. Et surtout que Victor et Francine ne mettent pas les pieds dans la cour !... Venez, jeunes garçons !...

Et le fermier, son fusil à la main, se dirigea vers un escalier de pierre qui permettait d'accéder à l'étroite plate-forme ménagée en haut du mur d'enceinte, intérieurement, derrière les créneaux.

Les trois scouts le suivirent, le cœur battant, l'esprit affolé de curiosité.

— Attention ! leur dit Raphaël Pomès avant de monter. Ne vous montrez pas trop. Car si les Gueules-Vertes pouvaient nous tuer, ils n'hésiteraient pas...

— Mais ne craignez-vous pas qu'ils essaient, s'ils sont nombreux, de prendre la ferme d'assaut ?

— Non ! le sol de la ferme est sacré. Les Gueules-Vertes ne peuvent faire acte de combattants sur le sol où un des leurs a été secouru et soigné avant de mourir...

— Comment savez-vous cela ? demanda Raymond.

— C'est le Noir que j'ai secouru qui me l'a dit...

— Mais les Gueules-Vertes, comment savent-ils qu'un des leurs a été secouru et soigné par vous dans votre ferme ?

— Quand il s'est senti mourir, il m'a ordonné d'aller le déposer sur le plateau... Je l'ai fait. Là, sur une peau d'agneau tannée, qu'il avait dans ses vêtements, il a tracé des signes avec un bout de bois trempé dans son sang, et il m'a dit :

« Ta vie et celle de tes enfants n'est
« pas garantie par les soins que tu
« m'as donnés .Mais le sol de ta fer-
« me est sacré, et nul des nôtres n'ira
« t'y combattre. »

— Pourtant, objecta Jean-Bart, quelques années après, on vous y volait votre Rosette, sur ce sol-là...

— Oui... mais il n'y eut aucun combat... Si nous avions pu surgir à temps et tirer sur les ravisseurs, ils n'auraient pas riposté *tant qu'ils auraient été sur le sol de la ferme.*



C'est plus tard, par les bergers noirs, que j'ai pu avoir des précisions de détails... Mais laissez-moi finir... « Nul des nôtres n'ira t'y combattre », me dit donc le mourant. Puis il prit la peau d'agneau entre ses dents et, d'un geste impérieux, me fit comprendre de le laisser. La nuit tombait. Je rentrai à la ferme... Le lendemain, il n'y avait plus le Noir blessé sur le plateau. C'était la semaine sacrée. Pendant la nuit, les Gueules-Vertes rôdeurs l'avaient enlevé...

Tous ces détails, ainsi donnés sans beaucoup d'ordre par Raphaël Pomès, avaient excité presque jusqu'à l'angoisse l'émotion et la curiosité des trois scouts...



Et, quand ils furent là-haut, agenouillés derrière les créneaux, regardant au dehors par les étroites meurtrières, ils virent des formes blanches, droites ou courbées, rôder avec rapidité sur le plateau.... Elles allaient, venaient, s'arrêtaient, repartaient, s'entre-croisaient, comme des fantômes indécis...

— Ce sont les Gueules-Vertes ! souffla Raphaël Pomès.

Cela était si lugubre, sous la lune sanglante, ces allées et venues silencieuses de formes blanches, que les trois scouts en eurent un frisson qui les glaça. Ils se regardèrent, et ils se virent livides...

— Qu'est-ce qu'ils font ? demanda Jean-Bart.

— Ils chassent le papillon de nuit.

— Pourquoi ?

— Parce que ces papillons, grillés, sont leur exclusive nourriture pendant la semaine sacrée... Et ce double plateau est le seul terrain de ce genre dans ces montagnes; les papillons de nuit y abondent...

— Et la chasse finit quand ?...

— Au coucher de la lune.

— Troun de l'air ! fit Marius, voilà des gens mystérieux ! Si nous étions dehors, qu'est-ce qu'ils feraient ?

— Ils se rassembleraient de tous côtés autour de vous, vous attaqueraient une première fois sans armes, de manière à vous submerger sous leur nombre et à vous prendre vivants... S'il n'y réussissaient pas, ils reculeraient, saisiraient leurs fusils laissés en arrière sur le sol et ils vous cribleraient de balles.

— Ils ont donc des fusils ? demanda Jean-Bart.

— Oh ! et des bons ! Tenez, vous allez voir !...

Raphaël Pomès tira le long couteau de chasse qui pendait à sa ceinture, en coiffa la pointe de son casque blanc, et éleva le casque un peu audessus d'un créneau...

Les scouts virent une demi-douzaine de fantômes s'arrêter, les uns agenouillés, les autres debout; des aciers brillèrent parmi leurs formes blanches et six détonations claquèrent...

Le fermier leva très haut son casque pour faire savoir aux Gueules-Vertes qu'ils avaient tiré sur une coiffure sans tête. Puis il l'abaissa et le montra aux scouts : quatre balles l'avaient percé de part en part.

— Bagasse ! fit Marius, ils tirent bien !

— Mais pourquoi ne leur répondez-vous pas avec votre fusil ? demanda Raymond. Vous en abattriez quelques-uns et ce serait un avertissement pour les autres.

— En ce cas nous serions tous perdus, répondit Pomès.

— Pourquoi ? demanda Jean-Bart.

— Parce que le fait que je tirerais contre eux de l'intérieur de la ferme enlèverait au terrain enclos dans les murs le caractère de terre sacrée. Alors, tous les Gueules-Vertes se rassembleraient. Ils sont des milliers, paraît-il. Et vous pensez bien que nous aurions beau nous défendre, nous serions pris d'assaut et massacrés sans pitié.


TOUT CELA EST BIEN ÉTRANGE ET MYSTÉRIEUX !
PÈRE, LE DINER EST SERVI. VOUS POUVEZ DESCENDRE.
DEPUIS LONGTEMPS LES SCOUTS N'AVAIENT PAS ÉTÉ ATTABLÉS DEVANT DU BOUILLON GRAS ...
... ET DES CÔTELETTES D'AGEAU GRILLÉES À POINT ...
. UNE PYRAMIDE DE GROS HARICOTS BLANCS À LA SAUCE PIQUANTE...
... DES BOUTEILLES D'UN VIN DE " DERRIÈRE LES FAGOTS " ET DU BON PAIN FRAIS !!!


MAIS VOS DEUX PLUS JEUNES ENFANTS, OÙ SONT-ILS ?
OH ! VICTOR ET FRANCINE SONT TOUJOURS COUCHÉS AVANT LE REPAS DU SOIR.
PENDANT QUE MES FILS ET MOI MONTERONS LA GARDE, VOUS TROIS, MES GARÇONS, VOUS DORMIREZ DANS DES LITS.
UN CRI, UN CRI TERRIBLE LUI COUPE LA PAROLE ...
C'EST EN HAUT !.. MONTONS VITE, MARIUS, JEAN-BART ET MOI ..


C'EST LA VOIX DE MA FEMME !
SUIVI PAR LES TROIS SCOUTS, M. POMÈS S'ÉLANCE VERS L'ESCALIER QUI CONDUIT À L'ÉTAGE OÙ SONT LES CHAMBRES.
ET LE CRI TERRIBLE, LE CRI D'ATROCE DOULEUR A DE NOUVEAU RETENTI
AU SECOURS ! AU SECOURS !
VICTOR ET FRANCINE NE SONT PLUS DANS LEURS LITS, NI DANS LA CHAMBRE !
OH ! MES PETITS !
AH ! LÀ-HAUT ! REGARDEZ CE TROU DANS LE PLAFOND, ET CETTE CORDE !
AH !


M. POMÈS, SES DEUX FILS ET LE SCOUT RAYMOND VIRENT QUATRE HOMMES DE LA TRIBU DES " GUEULES VERTES" QUI MARCHAIENT DANS LE RAVIN.


NE ME SUIVEZ PAS ! J'AI MON IDÉE JE MONTE SUR LE TOIT..
HÉ ! LA CORDE DESCEND DANS LA COUR !
OH ! OH ! QU'EST-CE QUE JE VOIS, LÀ, EN BAS, PRÈS DU MUR ?
JE PARIE QUE CE TROU MÈNE A UNE GROTTE NATURELLE OUVERTE SUR LE FLANC DU RAVIN QUI BORDE LE PLATEAU.
MONSIEUR POMÈS !.. MARIUS, JEAN-BART ! VENEZ, VENEZ TOUS !.. VITE, VITE !..



À L'APPEL DE RAYMOND, TOUS LES HOMMES ACCOURENT AINSI QUE SES DEUX CAMARADES SCOUTS.
C'EST PAR LÀ QU'ILS SONT DESCENDUS EN EMPORTANT LES ENFANTS.
ET PAR LÀ QU'ILS SONT MONTÉS, EN FOUINANT COMME DES TAUPES, PENDANT QUE NOUS ÉTIONS TOUS À TABLE !
JEAN-BART, MARIUS, JE VOUS PRIE DE RESTER ICI AVEC MON FILS JEAN POUR GARDER LA MÈRE ET LA MAISON. RAYMOND, VOULEZ-VOUS ME SUIVRE AVEC MES FILS ERNEST ET FRANÇOIS ?


JEAN, APPORTE POUR NOUS QUATRE LES LAMPES ÉLECTRIQUES ACCROCHABLES, CELLES DE FORT CALIBRE.
CHACUN EUT BIENTÔT SON ÉQUIPEMENT ET SES ARMES.
RAYMOND DESCEND LE PREMIER.
SOYEZ TRANQUILLES : J'AI SIX GRENADES À CHLOROFORME DANS MES POCHES, MOI !..
PÈRE, MON FRÈRE FRANÇOIS VIENDRA APRÈS MOI. VOUS LE DERNIER.
ERNEST DESCEND À SON TOUR.
SI QUELQU'UN DOIT SURVIVRE, C'EST VOUS, PÈRE, POUR MAMAN ET POUR RETROUVER LES PETITS.

Raymond glissa sur une pente raide et molle, et brusquement ses pieds touchèrent le sol, à quatre ou cinq mètres à peine de l'entrée du trou.

Sa lampe électrique éclairait bien.

Il vit tout de suite qu'il se trouvait à l'orifice d'un couloir souterrain naturel qui, descendant légèrement, s'enfonçait dans l'inconnu.

A Raphaël Pomès, qui à l'instant prenait pied auprès de lui, Raymond dit très vite :

— Les Gueules-Vertes sont arrivés jusqu'ici sans se donner aucune peine. Ils ont creusé le puits en haut, jusqu'à ce qu'ils aient jugé qu'ils étaient près du sol de votre cour. Et ils ont ensuite attendu cette nuit, pour mettre le trou à jour. Tout cela était préparé, prévu de longue date.

— Oui! oui! fit le fermier avec une fureur malaisément contenue. Marchons. Ils ne peuvent pas être loin.

— Ils ont au moins une heure et demie d'avance! dit Raymond en s'élançant sans hésiter dans les ténèbres du couloir.

— Courons! courons!... criait le père. Ernest! François!

— Oui! oui!...

On pouvait courir, en effet.

Le boyau souterrain était de la hauteur de deux hommes, large d'un mètre par endroits, de deux mètres et plus ailleurs, et son sol, rocheux, sablé par places, n'était pas du tout accidenté.

Raymond Balsan, avant de s'élancer, avait eu la présence d'esprit de regarder sa montre.

Il fit machinalement la réflexion qu'il ne courait que depuis cinq minutes au plus, lorsqu'il s'arrêta brusquement et prononça, d'une voix sourde mais très distincte :

— Attention! arrêtez-vous!...

Le groupe des quatre se pencha, anxieux...

Sur toute sa largeur et sa hauteur, le boyau était obstrué par un enchevêtrement de ronces, de branches...



— Ce sont les buissons et les arbres accrochés sur le flanc du ravin! dit Raphaël Pomès. Mille fois, j'ai regardé ce versant, d'en bas! Jamais je ne me suis douté qu'il s'y trouvait une grotte communiquant presque avec ma cour!

— Les Gueules-Vertes le savaient ou l'ont découvert, dit Raymond, et ils ont établi la communication complète... Ils sont sortis par là... Voyez ce lambeau d'étoffe... là, accroché à ces ronces, en dessous...

Ernest s'était avancé, baissé; il saisit le chiffon

— C'est u nmorceau de burnous! dit-il.

— Puisque les Gueules-Vertes sont passés là avec mes petits, s'écria le fermier, passons-y!

— Parbleu! fit Raymond. Mais nous ne connaissons pas les particularités du chemin, nous... Attention!

— La lune et les étoiles éclairent autant que le soleil par jour de brume, dit M. Pomès .Eteignez les lampes. Des Gueules-Vertes pourraient se trouver encore dans le ravin. Ils sont vêtus de blanc, par obligation religieuse; nous, d'étoffes sombres. Ils ne nous verront pas...

Raymond s'était déjà mis à quatre pattes.

Et sans penser qu'il écorchait ses mains et ses genoux nus, il se glissa dans un trou creusé au niveau du roc, dans les ronces et les branchages.

Il n'avait pas avancé la longueur de deux mètres sur la déclivité assez forte d'une roche rugueuse, qu'il sentit sa tête dégagée de l'enserrement des plantes, et il vit, devant lui, un abîme... l'abîme du ravin profond qui courait de gauche à droite, fantastiquement éclairé par la lumière pâle et diffuse tombant du ciel lunaire et splendidement étoilé...

Au même instant, Raphaël Pomès surgissait près de lui, et il sentit, derrière, les souffles d'Ernest et de François.



— Voilà le ravin, dit Raymond... Est-ce dans celui-ci qu'ont disparu les Gueules-Vertes sans que vous ayez pu retrouver d'eux la moindre trace ni l'endroit où ils se sont évanouis ?

— Oui... Et nous arrivons trop tard. On ne voit pas une seule forme blanche, dans le ravin... Rien n'y remue.

— N'importe ! dit Raymond. Ils sont descendus ici, jusqu'au fond. Descendons comme eux... Mais comment ont-ils pu faire, avec deux enfants ?

— Ils les attachent sur leur dos...

Raymond, se posant avec précaution de face à l'escarpement, se mit à descendre à reculons...

Terrible chose, que d'être ainsi accroché sur le flanc abrupt d'un ravin profond que l'on ne connaît pas, alors qu'on est éclairé par la lueur stellaire et lunaire, qui ne valent tout de même pas la lumière du soleil !

Se cramponnant à des racines, à des arbustes rabougris, à des aspérités rocheuses; mettant avec précaution les pieds dans des trous, sur des corniches minuscules, dans des fentes; s'écorchant les genoux, les mains, le menton; souple comme un reptile, léger comme un oiseau, Raymond Balsan descendait.

Et il se jurait en lui-même qu'il retrouverait et sauverait, coûte que coûte, le mignon Victor et la belle petite Francine.

C'est avec ces pensées que Raymond, un enfant à côté du fermier et de ses fils, avait pris la tête et même, en fait, le commandement de la périlleuse entreprise.

Cependant, il descendait, sans hésiter, sans faiblir, toutes les forces de son corps, de ses sens, de son intelligence, de sa volonté tendues à réussir cette descente vertigineuse....

Il arriva au fond du ravin.

Mais, quand il y arriva, s'il avait regardé ses genoux, il aurait vu qu'ils n'étaient qu'une plaie sanguinolante. Il ne le sentait même pas...

Presque en même temps, le fermier et ses deux fils se posaient doucement près de lui...

— Pomès, souffla Raymond sans cérémonie, c'est dans ce ravin qu'ont disparu tous les Gueules-Vertes avant-hier ?

— Tous, je ne sais pas. Je n'ai pas compté ceux que j'avais vus sur les plateaux et que je regardais de loin...

— En quel endroit relativement à nous ? à gauche ou à droite ?

Le fermier examina la crête du ravin en face de lui, observa des deux côtés. Et sans hésiter, il dit :

— A gauche !

— Bien ! je pense que tous les Gueules-Vertes qui rôdaient sur les plateaux n'ont pas regagné leur retraite mystérieuse. Ceux qui ont enlevé les petits ont passé par le raccourci du boyau qui les a conduits droit au fond du ravin. Mais les autres, ceux qui étaient sur le plateau, doivent faire un assez grand détour, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, en effet... Vous parlez, enfant, comme si vous connaissiez le pays...

— Je ne le connais pas... Mais souvent l'observation et le raisonnement suppléent à des connaissances précises... Marchons sans bruit, vers la gauche, en suivant le fond du ravin... D'ici, au lever du soleil, nous ne manquerons pas de voir quelques Gueules-Vertes regagnant leur mystérieux repaire. Nous les suivrons. Nous en capturerons un, si c'est possible et si nous en voyons l'utilité... Ce plan vous va ?

— Oui ! oui ! répondit le fermier, rempli d'admiration devant l'intelligence, l'esprit de décision, le sang-froid et le courage de ce jeune scout, qui, à côté de lui et même de ses grands gaillards de fils, n'était en somme qu'un gamin.

Et l'on se remit en marche dans le fond même du ravin si accidenté.

On prenait bien garde de ne pas faire rouler des pierres, de manière à avancer avec le moins de bruit possible. Et l'on avait les yeux écarquillés, les oreilles tendues, pour la découverte du fantôme blanc qui serait, dans la nuit, un Gueule-Verte cheminant dans le ravin.

Soudain, Raphaël Pomès s'arrêta et souffla :

—Les voilà !

— Oui !... deux... trois... quatre ! comptèrent les fils du fermier.

— Baissez-vous ! dit Raymond.

Les trois hommes imitèrent le scout qui déjà s'était baissé de manière à se confondre avec les quartiers de roche...

— Nous n'avons qu'à les attendre ! dit le fermier à voix basse; ils viennent à notre rencontre !

On voyait en effet quatre formes blanches, quatre formes fantomatiques qui, rapidement, avançaient dans le ravin.

Elles montaient, descendaient, tantôt grandies, tantôt rapetissées, disparaissant pendant quelques secondes, puis, surgissant de nouveau tout à coup, selon les accidents du terrain.

— Que faisons-nous ? dit Ernest.

— Oui ! appuya François.

Leur père ne dit rien, mais il regarda Raymond.

Le scout fit une moue, en murmurant :

— Si nous tirons sur eux, nous aurons contre nous d'autres Gueules-Vertes qui surgiront certainement de quelque part. Mes grenades peuvent ne pas les endormir tous à la fois et l'un d'eux peut crier : d'autres sont peut-être tout près.

« De plus, même si nous étions vainqueurs en définitive, cela ne nous servirait de rien, cela ne nous ferait pas atteindre le but que nous poursuivons, c'est-à-dire savoir où sont passés les ravisseurs.



« A mon avis, donc , il vaut mieux laisser marcher tranquillement ces quatre là. Laissons-les passer. Puis, à une distance raisonnable, nous les suivrons en nous dissimulant... Et nous arriverons, peu après eux, à l'endroit où ils disparaissent : gorge ou caverne dissimulée sur le flanc de la montagne...

— Oui ! dit Pomès, l'avis est bon.

— Alors, silence ! Et ne bougeons pas !...

Tout en parlant, Raymond n'avait pas cessé de surveiller, de l'œil, la marche des Gueules-Vertes.

A peine disait-il les derniers mots, tout changea.

Les Gueules-Vertes s'arrêtèrent.



Puis ils se remirent en marche, ensemble, non plus en avant, mais de côté, vers la droite.

Les silhouettes blanches eurent, après une dizaine de pas accidentés de sauts et de bonds, une seconde immobilité.

Et, brusquement, elles disparurent.

***

LA PORTE MYSTERIEUSE

Oui, elles disparurent, elles s'anéantirent aux yeux du scout, du fermier et de ses fils !

Il leur sembla qu'elles s'étaient enfoncées dans la montagne, comme un avion, par exemple, s'enfonce dans un brouillard, sans bruit, sans heurt !...

— Non ! est-ce que je suis fou ? gronda Raphaël Pomès. Je ne les vois plus.

— Moi non plus ! moi non plus ! firent Ernest et François.

— Parbleu ! dit Raymond.

Il se leva, et, d'un ton énergique :

— Venez, dit-il, suivez-moi vite !...

Et, sans précaution, cette fois, sans chercher le moins du monde à étouffer le bruit de ses pas, Raymond Balsan s'élança vers l'endroit où il avait parfaitement remarqué la disparition soudaine des Gueules-Vertes.

Bondissant de roc en roc avec la légèreté et l'adresse et la sûreté de mouvement d'un chamois, il allait vite.

Plus lourdement, mais sans se laisser distancer, le fermier et ses fils le suivaient.

Ils ne mirent pas trois minutes, malgré les difficultés du sol accidenté, à arriver à l'endroit où Raymond Balsan était sûr d'avoir vu les Gueules-Vertes disparaître soudainement.

— C'est là, dit-il.

Les quatre chercheurs se trouvaient sur une énorme roche tombée de la montagne, occupant toute la largeur du fond du ravin et formant un pont naturel sous lequel cascadait avec un léger bruit de ruissellement l'imperceptible torrent venant des régions boisées de la montagne.

Devant eux, une sorte d'abrupte falaise s'élevait. Et sur toute la surface perpendiculaire de cette falaise, pas de trou apparent, pas d'ouverture, pas de caverne, pas de grotte, pas de passage...

— Ah ! non ! s'écria Raymond sans même prendre la peine d'assourdir sa voix, je ne crois pas à la magie noire ou blanche... Ils ont disparu là, dans la montagne. Il faut donc qu'en cet endroit la falaise soit percée d'une manière quelconque...

Il se tourna vers le fermier et ses fils immobiles derrière lui.

— Voyons, reprit-il. Ernest, François, vous êtes un peu moins émus que votre père, vous ! Faites appel à tout votre sang-froid, rappelez-vous les moindres détails, et répondez-moi...

— Que voulez-vous savoir ? dit Ernest.

— Ceci : est-ce bien là où nous sommes, qu'ils ont disparu, à votre avis.

— Oh ! oui ! oui ! c'est ici ! répondit Ernest. Je me souviens que je faisais machinalement la remarque qu'ils marchaient en terrain plat, à l'instant même où ils allaient s'arrêter un peu et disparaître.

— Moi aussi, j'ai fait cette remarque ! dit François sans hésiter.

— Et moi aussi, je l'ai faite ! dit Raymond. C'est pour cela que je suis venu droit ici, et surtout que je m'y

suis arrêté, puisque cette énorme roche offre le seul espace plat qu'on puisse voir aussi loin que portent nos regards.

— Alors, dit Raphaël Pomès, ils sont là ?

Et il montrait d'un doigt tremblant la falaise en apparence impénétrable.

— Oui, ils sont là... Et nous verrons bien !

Ce disant, Raymond alluma sa lampe électrique, et allant à l'extrémité, à droite, de la roche plate, il se mit à marcher lentement vers la gauche en examinant pouce par pouce la falaise à la hauteur de sa poitrine...

Le jet électrique éclairait vivement et permettait de voir le moindre détail du grain de la roche et de fouiller jusqu'au fond, jusqu'aux racines, des buissons de myrte, dont Ernest et François écartaient les branches.

Soudain, Raymond s'immobilisa.

— Acré ! souffla-t-il. Voilà...

— Hein ? Où ? quoi ? firent le fermier et ses fils.

— Suivez la lumière ! dit Raymond.

Il se baissa, projeta la lumière sur la falaise au ras du sol formé par la roche plate, et il se releva lentement, progressivement.

Et la lumière montait avec lui.

Et cette lumière suivait, en l'éclairant, une ligne irrégulière, mais très nette, une fente large à peine d'un demi-centimètre qui se creusait en plein dans la falaise...

Le cœur battant, le fermier et ses fils regardaient, regardaient... La petite lumière montait, montait... Puis, suivant le parcours de la fente, elle obliqua brusquement à gauche, à hauteur d'homme, et fila horizontalement...

Un mètre plus loin, elle faisait un second angle, descendait, descendait, avec des zigzags, jusqu'au plat de la roche formant assise.

Aucun doute possible : c'était là le pourtour d'une porte, d'une porte fermée d'un seul bloc de pierre encasté dans la falaise, d'un bloc qui avait dû, voilà des années et des années, des siècles peut-être, se détacher à la suite d'un cataclysme quelconque, ou à la suite d'un lent et patient travail humain, et découvrir une excavation, une grotte, un couloir peut-être, menant, en chemin souterrain, vers l'inconnu, le mystère...

Après plusieurs minutes d'une immobilité stupéfaite, pendant lesquelles ils furent occupés par les pensées et les hypothèses que suggérait l'existence évidente de cette porte de granit, le scout et les trois hommes eurent, violente, la volonté d'agir.

— Il faut ouvrir ça ! dit Raphaël Pomès le premier.

— Oui ! fit Ernest, l'arracher ou le pousser et le renverser...

— Et passer, entrer là ! s'écria François.

Mais, pourquoi aussi impatient d'agir que ses compagnons, Raymond Balsan, moins passionnément et douloureusement ému, plus maître de sa pensée, Raymond ne dit-il rien ?...

Il regardait la roche, il la tâtait de sa main, il lançait le jet électrique dans la profondeur de la fente.

Et il y eut un long instant de silence, d'un silence observateur chez Raymond, anxieux chez le fermier et ses fils.

— Ma foi, dit soudain le scout, je ne vois pas comment cela peut s'ouvrir. Peut-être le tire-t-on en dedans, peut-être le pousse-t-on au dehors. Mais c'est un poids formidable à déplacer. Il doit y avoir à l'intérieur un truc parfaitement combiné.





— Essayons de pousser ! dit Raphaël Pomès.

— Essayons !

Tous les quatre, ils s'arc-boutèrent, poussèrent ensemble, de toutes leurs forces : la roche ne remua pas.

De toute évidence, le bloc était inébranlable.

— Alors, que faire ? que faire ? s'écria désespérément Raphaël Pomès.

Raymond releva la tête, ils virent son visage illuminé par un sourire, ses yeux brillants. Cela leur donna un espoir nouveau, et ils écoutèrent avec anxiété, car Raymond allait certainement parler. Raymond parla, en effet.

— Raphaël Pomès, et vous, mes amis, ne vous découragez pas. Une idée me vient... Pour qu'elle soit exécutable, il faut que je sache certaines choses que je ne sais pas encore... Mais je les saurai. D'ailleurs, Jean-Bart et Marius m'aideront à les savoir... Marchons !

— Mais quelle est cette idée ? fit le fermier.

— Je ne puis pas vous l'exprimer maintenant. Elle n'est pas assez précise. Mais ayez confiance, je vous dis. Et continuons notre marche dans le ravin.

Le premier il sauta du rocher plat sur le sol. Sans un murmure le fermier et ses fils le suivirent. Et la marche au fond du ravin redevint ce qu'elle était tout à l'heure, avant l'apparition de ces maudits Gueules-Vertes.

On continua à avancer prudemment, en examinant le fond du ravin avec attention, dans l'espoir de voir d'autres silhouettes blanches.

***

ENCORE UN !

— Acré ! souffla Raymond. Baissez-vous !

Ils se trouvaient tous les quatre, en ce moment, derrière un énorme pied d'aloès qu'ils se préparaient à contourner.

Immobilisés soudain, ils se baissèrent.

Et ils virent une forme blanche se préciser dans le fond du ravin.

— Ah ! celui-là, murmura le père, il faut le prendre !...

— Non ! dit Raymond. Il va vers la porte que nous connaissons. Je vais l'y précéder. Je me cacherai tout près de la roche découpée. Je verrai ou j'entendrai le signal qu'il fera pour se faire ouvrir... Peut-être même verrai-je à l'intérieur. Et si, comme c'est probable, il n'y a qu'un seul gardien, là, chargé d'ouvrir la porte, nous bondirons pour bâillonner et ligoter et, mieux même, endormir avec une grenade... pénétrer plus avant, et décider ensuite... Vous, suivez-le, prudemment !...

Et Raymond se glissa entre roches et buissons, vers la grande pierre plate d'où on venait.

Le « Gueule-Verte », cheminant rapidement, passa à vingt pas de l'aloès derrière lequel étaient tapis Pomès et ses fils.

Il allait évidemment vers le point de la montagne où avaient disparu tout à l'heure ses quatre congénères.

Quant à Raymond, lorsqu'il arriva sur la pierre plate et que, couché, il regarda dans le sens du chemin qu'il venait de parcourir, il vit que l'homme en blanc n'arriverait pas là avant cinq au six minutes.

— Bon ! se dit le brave scout, j'ai le temps de me chercher une bonne cachette. Voyons ! il faut qu'elle soit assez sûre pour me dissimuler parfaitement, et assez rapprochée de la

porte de granit pour que voie et entende... Heureusement que la nuit est claire !... Ah ! voilà !...

Tout en se faisant ces réflexions, il avait regardé autour de lui avec vivacité.

Puis il rampa sur les coudes et les genoux, et alla tout simplement se suspendre, dans le ravin au bord de la pierre plate, sur le côté opposé à celui par où l'ennemi arrivait.

Ainsi, le Gueule-Verte ne pourrait pas le voir. Et lui, Raymond, n'aurait qu'à faire une traction sur ses avant-bras pour élever ses yeux jusqu'au niveau de la pierre...

Une minute à peine après que Raymond se fut suspendu, le Gueule-Verte sautait sur la pierre plate. Naturellement, il ne vit pas, de l'autre côté, les deux mains brunies, sales, qui, posées à plat sur l'angle, retenaient seules le scout suspendu au-dessus du torrent.

Il s'avança d'un pas tranquille vers la porte de granit.

Raymond, entendant son pas arrêté, se souleva doucement, amena ses yeux au niveau de la pierre et vit le Gueule-Verte.

Il le vit qui, mettant ses mains en cornet, se penchait vers la fente séparant la porte du reste de la montagne.

Et il entendit un murmure... un murmure dans lequel il ne distingua rien...

Aussitôt, il vit la porte se retirer tout d'une masse, s'enfoncer dans la montagne, avec un bruit très faible de roulement. Dans le trou noir, l'homme disparut. Et, immédiatement, la porte revint, s'encastra, demeura immobile.

— Allons ! rien à faire ! se dit Raymond. Ils prononcent tout bas, dans la fente, une phrase de leur langage... N'y pensons plus. Mon idée vaudra mieux !

Il fit une traction sur les avant-bras et remonta sur la pierre plate.

Encore une fois, sans espoir, mais par acquit de conscience, il inspecta la porte mystérieuse.

Par la fenêtre, il écouta. Il n'entendit aucun bruit.

Et il allait se retourner, lorsque



trois voix prononcèrent à côté de lui :

— Hé bien ?

C'étaient le fermier et ses deux fils. Ils avaient suivi le Gueule-Verte du plus près possible. Mais ils n'avaient rien vu.

Raymond leur raconta exactement ce qui venait de se passer, et il conclut :

— Je n'ai pas entendu une seule syllabe de la phrase très courte que le type a prononcée. Je n'ai entendu qu'un murmure.

Raphaël Pomès soupira avec accablement et deux larmes jaillirent de ses yeux...

— Marchons ! dit le scout.

***

L'IDEE DE RAYMOND

Et, cette fois, la marche dans le ravin ne fut plus interrompue par la rencontre d'autres Gueules-Vertes. Pourtant, on n'en avait vu que quatre, alors qu'il y en avait eu des centaines sur le plateau, devant la ferme.

L'on arriva au débouché du ravin sur la vallée plus large...

Cette vallée, le scout, le fermier et ses deux fils, tapis sur une roche, la dominaient assez pour la voir tout entière jusqu'à l'étendue grise des premiers sables du petit désert qui est aux confins du Benguala, du Congo Belge et de la Rhodésie.

Et pas un indigène n'apparaissait.



— Voilà qui est étrange ! fit Raymond Balsan.

— Montons sur le plateau ! dit Raphaël Pomès qui frémissait, comme ses fils, de douloureuse angoisse.

L'escalade était facile.

Un sentier serpentait sur le flanc de la montagne.

C'est par ce sentier que, tous les matins en temps ordinaire, le fermier et ses fils conduisaient leurs troupeaux dans les pâturages de la vallée et les ramenaient tous les soirs à la ferme.

Les quatre chercheurs s'attendaient, en arrivant sur le plateau, à voir des Gueules-Vertes se livrer toujours, fantômes blancs dans la clarté stellaire, à la chasse aux papillons de nuit.

Et ils étaient décidés à entrer en conflit avec les Gueules-Vertes, à en tuer quelques-uns, et en endormir et capturer un ou deux autres que l'on entraînerait dans l'enceinte de la ferme.

Leur exaspération était telle, à tous les quatre, que, sauf Raymond, qui, lui, n'userait que de ses grenades soporifiques, ils étaient décidés à cette violence, quoi qu'il pût arriver.

Mais il arriva justement la seule chose à laquelle ils ne s'attendaient pas : ce fut que les deux plateaux, celui qui s'étendait au sud d'un amas de roches et celui qui, au nord de ce tamas, était occupé à l'extrémité par la ferme, étaient absolument déserts...

Ils étendaient dans la nuit claire eurs terres plates, nues, sans un seul Gueule-Verte !

Les fermiers et le scout se dressèrent, stupéfaits, serrant dans leurs doigts crispés brownings et grenades inutiles.

— Mais où donc sont-ils passés ? fit Raymond après un long moment de silence.

— Entrons à la ferme ! dit Raphaël Pomès avec un calme rigide et glacé plus effrayant qu'un transport de fureur.

D'un pas rapide, ils se dirigèrent vers la ferme. Avec la crosse de son revolver, le père heurta le bois bardé de fer du grand portail. Et il cria :

— Jean, mon fils ! ouvre ! c'est nous quatre...

Avec de longs grincements métalliques, des heurts de fer, le portail s'ouvrit, resta entre-bâillé.

Raymond Balsan, Raphaël Pomès, Ernest et François se glissèrent dans la cour.

— Referme, dit le père.

Et il alla droit à la cuisine.

Assise sur une chaise, dans la clarté jaune de la lampe, la mère était assise, les mains sur les genoux, raidie, les yeux écarquillés, tout le visage exprimant la plus atroce douleur.

A la vue de son mari, qui entrait seul, les lèvres de la pauvre femme remuèrent, et elle prononça d'une voix faible comme un souffle, tremblante comme celle d'un mourant :

— Raphaël... qu'est-tu ?...

— Rien ! rien d'utile !... ah ! malheur !

Et enfin, vaincu par la douleur, le colosse tomba à genoux, cacha son visage dans la robe de sa femme et resta là, à pleurer désespérément, tout son grand corps secoué par les sanglots... Et toujours raidie, ses deux mains crispées maintenant sur les épaules de son mari, la mère laissait couler sur les joues les grosses larmes qui jaillissaient de ses yeux agrandis en une expression d'indicible souffrance...

Mais quelle était l'idée de Raymond ?...

(A suivre.)


NON ! RESTEZ. NOUS AVONS A CAUSER. JE NE RENONCE PAS ENCORE, MOI !
RAYMOND RETIENT ERNEST ET FRANÇOIS QUI SUIVAIENT LEUR PÈRE.
QUOI DONC ? QUELLE IDÉE AVEZ-VOUS ?..
IL Y A UN MYSTÈRE QU'IL FAUT DÉCOUVRIR, VITE
MAIS ENFIN VOUS AVEZ UNE IDÉE ?
BIEN SÛR ! MAIS VENEZ, VENEZ !
REJOIGNONS VOTRE PÈRE, VOTRE FRÈRE ET JEAN-BART ET MARIUS.



MADAME, NE DÉSESPÉREZ PAS. UNE IDÉE M'EST VENUE EN REGARDANT LES MONTAGNES.
OH! VOUS CROYEZ QUE VOUS RETROUVEREZ MES PETITS ?
MIEUX VAUT QUE JEAN MONTE LA GARDE DANS LA COUR. EXPLIQUEZ-VOUS RAYMOND.
AH! PAR EXEMPLE, JE PARIE, RAYMOND QUE NOUS AVONS LA MÊME IDÉE !
NOUS ALLONS D'ABORD MONTER SUR LE TOIT LE PLUS ÉLEVÉ DE L'ENSEMBLE DES CONSTRUCTIONS QUI COMPOSENT VOTRE FERME.


COMMENT ÇA? QUE VOULEZ-VOUS DIRE?
EH! BAGASSE. JEAN-BART M'EN A PARLÉ PRIMO D'ABORD MONTER SUR LE TOÏT. EN EFFET!
CES SCOUTS SONT EXTRAORDINAIRES!
J'AI CONFIANCE!.. J'AI CONFIANCE!.
MONTER SUR LE TOÏT? POURQUOI? JE NE SAIS PAS MAIS MOI AUSSI J'AI CONFIANCE.
MONSIEUR POMÈS, RESTEZ AUPRÈS DE MADAME. IL SUFFIT QU'ERNEST ET FRANÇOIS NOUS CONDUISENT JUSQU'AU TOÏT LE PLUS ÉLEVÉ.





Comité de Direction de la Publication :
Marius Costes, Directeur-Gérant
Robert Menager, Administrateur
Jean de la Hire, Rédacteur en Chef
Brantonne, Dessinateur
Daniel Klein, Sec. Réd.

Loi n° 49.956 du 16 Juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Dépôt de Novembre 1953

ÉDITIONS DU CARQUOIS
19, Rue d'Hauteville
PARIS

Inscrit sous le n° 190 du registre des travaux des Editions **du Carquo's**
19, Rue d'Hauteville, Paris

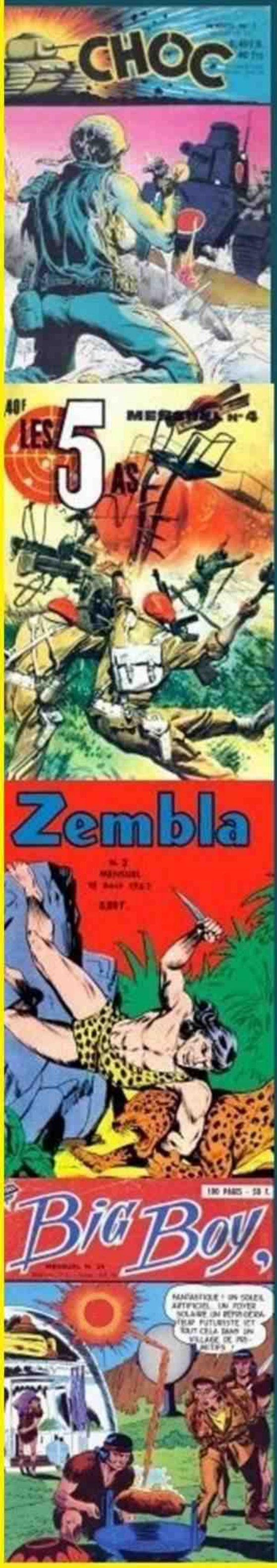
Directeur-Responsable : **Marius Costes**

513 — Imprimerie de l'Échiquier, Paris
Dépôt légal 4° trim. 1953.
N° 27.229. Commission Paritaire des papiers de presse.

Prochain Numéro : **LA CATARACTE TRAGIQUE**


les EDITIONS DES REMPARTS...
...ont pensé
à tous
Pour les Garçons
Junior Mensuel
La plus riche collection de romans d'aventures
Plus de cent titres parus
Les meilleurs auteurs
La plus jolie présentation
60 Fr
Pour les Grandes Filles et les Mamans
COLLECTION MIRABELLE
UN ROMAN PAR MOIS
Ses passionnantes histoires d'amour
Belle Couverture 4 Couleurs
150 Fr
Pour Jeunes demoiselles et petits garçons
Le journal Capucine
paraissant le 15 de chaque mois
50 fr
16 PAGES dont 8 en couleur
Tout en dessins...
Junior Aventures Mensuel
Vrais romans d'aventures par nos MEILLEURS AUTEURS
Illustrations de Jef de Wulf
36 Pages
30 Fr
Entièrement illustré...
Junior Espionnage Mensuel
Des romans par les auteurs de Junior
Dessins de Brantonne
36 Pages
30 Fr
Nos livres
peuvent être lus par tous
brantonne







Scanné et corrigé par



Ne pas déranger, je bosse




JEAN
DE LA
HIRE
LES 3
SCOUTS
MP